

## PARTIE LITTÉRAIRE.

## FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE.

## LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

I

LE BUREAU.

Un matin du mois de mai de l'année 1849, un jeune commis, assis devant un pupitre, était seul dans le bureau d'une maison de commerce peu importante, à Anvers.

Il était haut de taille et blond de cheveux ; sa figure fraîche et fine, avec quelque chose de rêveur dans l'expression, paraissait indiquer un caractère très-doux, quoique l'éclat de ses yeux bleus accusât une certaine force d'âme ou du moins une nature enthousiaste.

Il était occupé à écrire ; cependant il interrompait souvent son travail pour jeter les yeux sur un journal ouvert à sa droite sur le pupitre. Le contenu de cette feuille semblait l'attirer chaque fois avec une nouvelle force, car c'était évidemment contre sa volonté qu'il détournait si souvent son attention de son ouvrage. Il fixa une dernière fois le regard sur ce journal et lut d'une voix sourde et émue :

« On y rencontre l'or presque à la surface de la terre, et en si grande abondance, qu'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des trésors. Un matelot a trouvé dernièrement une pépite ou morceau d'or pesant plus de vingt livres et d'une valeur d'au moins vingt-cinq mille francs. »

Un soupir s'échappa de la poitrine du commis, et il leva vers le ciel un regard chagrin.

Quelqu'un ouvrit la porte du bureau. C'était un jeune homme assez solidement bâti, aux joues rouges, aux yeux noirs et étincelants ; sur son visage ouvert brillaient la santé et la bonne humeur.

— Jean, mon ami, tu seras grondé, dit l'autre. Monsieur est déjà venu au bureau, et il a manifesté son mécontentement de ton absence.

— Bah ! cela m'importe peu, mon bon, répondit Jean d'un ton triomphant. C'est décidé : je dis adieu au métier de gratte-papier et à cette obscure prison où j'ai si sottement usé les plus belles années de ma vie. Hourra ! Je vais courir le monde, libre comme un oiseau, et ne reconnaissant plus d'autre maître que Dieu et le sort !

— Que veux-tu dire ? demanda son camarade stupéfait.

— Ce que je veux dire ? reprit Jean en tirant un papier plié de sa poche. Voici le prospectus d'une société française, la *Californienne* ; elle a fait faire toutes sortes d'instruments pour exploiter les meilleures mines d'or en Californie. Là où l'on peut ramasser avec les mains le métal le plus précieux, elle recueillera l'or par monceaux avec des outils excellents et des procédés perfectionnés. Peut devenir actionnaire qui veut. Moyennant deux mille francs, on obtient une traversée libre sur un vaisseau de la société, comme passager de seconde classe, et on reçoit deux actions qui donnent droit à une double part de l'or recueilli. Là-bas, en Californie, on n'a à s'inquiéter de rien. La société procure à ses membres une bonne nourriture et des maisons de bois confortables. Comme passager de troisième classe, on ne verse que douze cents francs ; mais on ne reçoit alors qu'une seule action. Mon père a consenti à sacrifier deux mille francs. Je deviendrai actionnaire de la *Californienne* ! Le navire

le *Jonas* est équipé par la *Californienne* ; dans quinze jours, il partira d'Anvers pour le pays de l'or. La société envoie encore quatre vaisseaux en Californie, entre autres un du Havre de Grâce, avec les outils et les directeurs, qui doivent déjà être une mer pour recevoir là-bas les actionnaires.

Victor regarda son camarade avec des yeux étincelants. Ce qu'il entendait le frappait de stupeur ; car un sourire d'admiration illuminait son visage rayonnant.

— Tu pars pour le pays de l'or ! tu vas en Californie ! murmura-t-il.

— Dans deux semaines.

— Tais-toi, Jean ! La soif de l'or t'a-t-elle pris ainsi tout à coup.

— Oh ! non ; toi-même, Victor, tu m'as mis la tête à l'envers en me parlant sans cesse du pays extraordinaire qu'on vient de découvrir. Je vois dans ce voyage un bon moyen d'échapper à l'étouffante vie de bureau ; l'or n'est qu'un prétexte pour obtenir le consentement de mon père..... Ah ! ah ! demain, je suis libre demain, je deviens actionnaire de la *Californienne* ; demain, je retiens ma place sur le navire le *Jonas* !

— Que tu es heureux ! dit Victor en soupirant. Mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour pouvoir être ton compagnon de voyage !

— Tu n'a qu'à vouloir, Victor. L'oncle de Lucie n'a-t-il pas déclaré vingt fois qu'il te prêterait l'argent nécessaire, si tu osais entreprendre un voyage en Californie ?

— Et ma mère, Jean ?

— Oui, ta mère..... ; mais tu dois considérer que les parents sont tous les mêmes. Si nous ne faisons pas un peu d'effort pour sauter hors du nid, ils nous tiendraient sous leurs ailes, jusqu'à ce que les cheveux commencent à grisonner sur notre tête.....

— Tu ne peux croire, Jean comme la seule idée d'une pareille résolution fait trembler une mère. L'oncle de Lucie, l'orsqu'il vient chez nous, parle beaucoup des voyages lointains qu'il a faits en qualité de capitaine de vaisseau. Ma pauvre mère pâlit à la moindre allusion. Elle m'a toujours aimé si tendrement ; je ne peux pas lui enfoncer le poignard dans le cœur.

— Tu dois le savoir, c'est pourtant le seul moyen de voir s'accomplir le vœu de ton cœur. Le capitaine est un rude gaillard, il n'a pas beaucoup d'estime pour l'homme qui use sa vie courbée sur un pupitre et qui n'a vu qu'un petit coin du monde. Je gage que, si tu oses aller en Californie, à son retour il te donnera avec joie la main de sa nièce.

— Il m'a promis son consentement aussitôt que mes appointements atteindront deux mille francs.

— Oui ? alors tu attendras longtemps. La révolution, en France, a fait languir le commerce. Monsieur n'a-t-il pas dit avant-hier qu'il serait obligé de réduire nos appointements ?

Victor tint les yeux baissés sans rien dire.

— Tu as peut-être peur du long voyage demanda l'autre.

— Peur ! moi ?..... s'écria Victor sortant de sa réverie. Depuis six mois, je meurs d'envie d'entreprendre ce voyage ? Non-seulement la Californie me fait entrevoir le moyen d'obtenir la main de Lucie, mais il y a encore un autre sentiment également puissant, qui me montre dans les contrées lointaines l'étoile d'un meilleur avenir. Juge, Jean : ma mère s'est imposé beaucoup de privations et a diminué son petit avoir pour pouvoir me donner une bonne éducation. Sa boutique et mes appointements subviennent à peine à notre entretien. L'instant est pourtant venu où le fruit de mon travail devrait rapporter quelque chose pour donner un peu d'aisance à ses vieux jours, et la récompense ainsi de son amour et de ses sacrifices. J'aurais peur d'un voyage en Californie ? Qui est-ce qui soupire plus ardemment que moi après cette terre promise ? Le bien-être de ma mère et mon propre bonheur ne sont-ils pas là ? Et n'ai-je pas des raisons pour mépriser tous les

dangers, s'il en existe ? Ah ! si je pouvais t'accompagner, comme je remerciais Dieu pour sa bonté même au milieu de l'adversité et de la souffrance !

— Mais tente encore un effort, Victor. Pense qu'autrement tu te condamnes toi-même à rester toute ta vie, à pâlir devant cette éternelle pupitre ; que la jeunesse se passe, lente, triste et régulière comme une vieille horloge. La liberté, c'est l'espace, voilà le bonheur de l'homme ; voir le monde contempler chaque jour de nouvelles merveilles, se sentir ému à chaque battement du pouls, voilà vivre !... Et alors après deux ans d'indépendance, revenir dans sa patrie avec assez d'or pour enrichir tous ceux que nous aimons !

— Oui, Oui ! s'écria Victor comme hors de lui, je lui demanderai encore ; et s'il le faut j'implorerai à genoux son consentement, je la supplierai par ce qu'elle a de plus cher au monde.....

— Et moi, vois-tu, je chercherai aujourd'hui le capitaine Morrelo au café, et lui dirai qu'il doit t'aider. Laisse-moi faire... La bonne idée ! nous partagerions là-bas, comme ici, le bien et le mal...

— Tais-toi, Jean, répliqua l'autre d'une voix étouffée. J'entends monsieur qui vient au bureau..

— Ne lui dis rien de mon départ. Mon père pourrait quelquefois changer d'avis avant demain ; on ne peut pas savoir.

— Non, mais tiens-toi tranquille ; sans cela monsieur se fâcherait.

Les deux commis prirent leurs plumes ; et, lorsque la porte s'ouvrit, ils penchaient silencieusement la tête sur le papier, comme s'ils étaient restés depuis des heures absorbés dans leur travail.

II

LE DÉPART.

Par une chaude journée du mois de juin, deux ou trois heures avant la tombée du soir, une grande foule était réunie au bord de l'Escaut, regardant d'un œil étonné un beau brick qui, pavillons déployés et flottant au vent, mouillait dans le port, prêt à appareiller. C'était le *Jonas*, équipé par la société française la *Californienne* : le premier vaisseau qui fit un voyage direct au pays de l'or, nouvellement découvert.

Le pont du brick fourmillait déjà de passagers qui agitaient à tout moment leurs chapeaux en l'air et faisaient retentir sur les flots leurs cris de triomphe ; du bord de l'Escaut, on leur envoyait, de brillants souhaits de bonheur. C'était comme une kermesse, comme une joyeuse fête à laquelle les habitants d'Anvers ne prenaient pas moins part que les chercheurs d'or surexcités, quoique les émigrants fussent pour la plupart des Français des départements du Nord, et que très-peu de Belges se fussent laissés séduire par le brillant appât de la *Californienne*.

Une couple de barques longeaient le quai pour prendre les retardataires qui avaient passé en ville les dernières heures. On voyait voguer également quelques autres canots sur le fleuve. Chacun d'eux avait un drapeau belge au gouvernail, et ceux qui le montaient envoyaient leurs adieux à la ville d'Avers et à l'Europe, et faisaient un tel vacarme en entrant et en battant des mains, qu'ils avaient l'air de gens ivres ou fous.

En ce moment, trois personnes, un bourgeois avec ses deux fils, sortirent en hâte d'une rue aboutissant au quai et se dirigèrent vers le lieu où se trouvaient les barques.

— Vois, vois, mon père, dit l'ainé des deux jeunes gens, voilà le *Jonas* qui attend avec impatience.

— Que Dieu le protège ! dit en soupirant le bourgeois,

— Mais allez-vous vous attrister maintenant, mon père ? dit le jeune homme en riant. Que sont deux années dans la vie d'un homme ? J'en ai usé au moins six devant un stupide pu-